François, Jacques, éd. 2020. *Les linguistes allemands
du XIX^e siècle et leurs interlocuteurs étrangers*

Paris : Éditions de la Société de linguistique de Paris. 213 p.

Didier Samain

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/1467>

DOI : 10.4000/hel.1467

ISSN : 1638-1580

Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2021

Pagination : 215-221

ISBN : 9791091587150

ISSN : 0750-8069

Référence électronique

Didier Samain, « François, Jacques, éd. 2020. *Les linguistes allemands du XIX^e siècle et leurs interlocuteurs étrangers* », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 43-2 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 17 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hel/1467> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hel.1467>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2021.

HEL is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0
International License

François, Jacques, éd. 2020. *Les linguistes allemands du XIX^e siècle et leurs interlocuteurs étrangers*

Paris : Éditions de la Société de linguistique de Paris. 213 p.

Didier Samain

RÉFÉRENCE

François, Jacques, éd. 2020. *Les linguistes allemands du XIX^e siècle et leurs interlocuteurs étrangers*. Paris : Éditions de la Société de linguistique de Paris. 213 p. ISBN : 978-2-9570-8940-6.

- 1 Sous la direction de Jacques François, le volume *Les linguistes allemands du XIX^e siècle et leurs interlocuteurs étrangers* rassemble des articles issus des interventions effectuées sous la responsabilité de la SLP au colloque annuel de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage en 2018, qui était consacré à « La circulation du savoir linguistique et philologique entre l'Allemagne et l'étranger, XVI^e-XX^e siècles ». Comme l'indique son titre, le recueil couvre un empan plus restreint. Il se compose d'une courte présentation, suivie de huit contributions classées selon la nationalité des linguistes étrangers concernés.
- 2 I. Les trois premiers articles concernent le rapport Allemagne-France. G. Haßler analyse les différences entre les notions de *génie de la langue* en France et de *Geist der Sprache* en Allemagne. Elle montre que la notion de génie de la langue est ancienne, liée à la prise de conscience des spécificités des langues, et que l'expression désignait initialement l'essentiel des caractéristiques formelles d'une langue. On voit cependant apparaître assez tôt des conceptions plus holistiques de ce « génie », bientôt associé à des traits culturels. Un changement sensible s'amorce avec le nominalisme condillacien, qui propage l'idée, qui fut bien accueillie en Allemagne, que la langue influe sur la pensée. Indépendamment des difficultés de traduction du mot *génie* dans les autres langues

européennes, le *Sprachgeist* désigne quant à lui l'esprit d'une langue entière, ce qui témoigne selon Haßler d'une rupture bien plus profonde par rapport au rationalisme, caractérisée par un renforcement de l'organicisme et du lien langue/culture. La métaphore organiciste a entraîné dans son sillage celle de clôture (Haßler mentionne le cas de Heyse) tandis que la langue devenait un monde clos produit par l'esprit d'un peuple. Au-delà la période étudiée, ces conceptions se sont retrouvées plus tard dans la linguistique idéaliste d'un Vossler se proposant d'établir, dit Haßler, « une histoire culturelle et psychologique de la langue ». Quoique réintroduites en France au début du xx^e siècle par Dauzat, elles sortent ensuite du champ académique. La lecture de l'article dégage une impression de continuité en même temps que de rupture. (On songera au rôle d'intermédiaire entre France et Allemagne qu'a pu jouer Humboldt, qui a fréquenté les sensualistes parisiens.) Au demeurant, la thématique du *Sprachgeist* ne s'est pas limitée à ses héritiers, Steinthal ou Gabelentz, puisqu'elle est présente chez Grimm, et aussi chez Bopp, ce qui est un indice qu'il n'y a pas eu rupture entre grammaire comparée et tradition humboldtienne. L'auteure esquisse au passage un réseau terminologique du côté français : *génie/talent/idiome*. Il en est d'autres. Du côté allemand, le couple *Sprachgeist/Sprachgefühl* par exemple. De quoi nourrir un programme de recherche.

- 3 Les deux contributions suivantes sont consacrées au rôle de Bréal dans l'introduction de la grammaire comparée en France et à son éloignement progressif du modèle historico-comparatif. G. Bergounioux analyse les préfaces de Bréal à sa traduction de la *Vergleichende Grammatik...* de Bopp, dont les tomes avaient paru de 1833 à 1852. Accompagnée de préfaces et de commentaires, cette traduction répondait à une politique incitative des pouvoirs publics, conscients du retard pris par la France. L'article invite à porter un jugement nuancé sur le rôle de Bréal dans l'introduction de la nouvelle linguistique. Le premier paradoxe consistait dans le choix même de traduire Bopp, alors que l'œuvre apparaissait dépassée et que la grande mise en ordre que fut le *Compendium...* venait de paraître. Sans doute Bréal adresse-t-il des critiques à son maître (sanskrito-centrisme, perspective étroitement morphologique, sans correspondant syntaxique, ni sémantique), mais il ne faisait en cela que reprendre des objections déjà formulées par les Allemands eux-mêmes. Bergounioux présente ensuite le débat entre Grimm et Bopp sur une question qui a occupé tout le siècle, celle de l'alternance vocalique dans les langues germaniques. À Grimm qui y voit un phénomène sémantique, Bopp oppose une explication « mécanique », liée à un déplacement de l'accent tonique. Bréal se rallie ici clairement à Bopp. L'auteur y voit l'indice que certaines découvertes essentielles des collègues allemands de Bréal lui ont probablement échappé. La façon dont il a retranscrit le dialogue entre Bopp et Grimm, écrit-il, « témoigne de sa difficulté à analyser le versant sonore du langage en termes de système », un trait essentiel des lois dites de Grimm. Bréal restera plus tard étranger au mouvement néogrammaire. À l'issue, les régularités phonétiques, qui furent à la source de la grammaire comparée, ne sont plus dans la *Sémantique* qu'« un élément fluctuant dans lequel la pensée se concrétise ».
- 4 L'article de A. Joyeux, intitulé « Ce que la linguistique doit à Michel Bréal », mentionne également la conscience, dans les élites françaises, de la supériorité du modèle académique allemand. Mais il s'attarde davantage sur l'activité organisatrice de Bréal et sur sa double filiation, héritière tout à la fois du comparatisme allemand et de la tradition rationaliste française. L'auteur souligne au passage le pragmatisme d'un Bréal cédant sa chaire de l'École pratique à un néogrammaire nommé Saussure... (Les

propos de Gabelentz [1881] sur la sinologie qui « va mal en Allemagne » fournissent ici un intéressant miroir.) Le deuxième trait concerne les limites du projet boppien de retrouver la langue mère, alors que Bréal relève déjà, selon Joyeux, de la grammaire historique. L'auteur souligne parallèlement l'ambivalence de Bréal à l'égard des métaphores « organiques » (*sic*), tardivement abandonnées par ce dernier, et son incapacité à mesurer le « saut qualitatif » (François 2017) réalisé par le *Compendium*. Joyeux y voit l'hostilité du rationaliste Bréal à ce qui pouvait passer pour une résurgence du romantisme dans les métaphores et le programme schleichériens. Il conclut son article sur la double filiation de Bréal, qui aura tenté de réunir les traditions sanskrites et aristotéliennes, et de « chercher dans l'esprit de l'homme la cause de la transformation des idiomes ». Joyeux, qui rappelle l'opposition de Bréal aux néogrammairiens, rejoint ici Bergounioux. Sans contester l'argumentation, le lecteur reste sur sa faim sur deux points. Quant à l'emploi indifférencié du mot *organique* d'abord, qui embrasse bien plus que l'organicisme et conduit l'auteur à attribuer sans précaution la métaphore « organique » à l'école comparatiste. La deuxième réserve concerne le portrait d'une tradition germanophone limitée à l'étude des faits phonétiques et morphologiques. L'auteur ignore-t-il par ailleurs que la notion de synchronie a été thématifiée par les néogrammairiens, ou encore que la définition du mot par Bréal (1897 : 36) était usuelle ?

- 5 II. Les deux textes suivants abordent les liens entre l'Allemagne et les États-Unis. J. François se penche sur le cas de Whitney, étudiant de Bopp, qui avait diffusé la première grammaire comparée, mais qui rédigea plus tard sa *Sanskrit Grammar* auprès du néogrammairien Leskien, et qui se montre bien plus critique à l'égard de la génération intermédiaire, n'hésitant pas en outre à mentionner Leibniz ou Herder au nombre des pionniers de la linguistique. Avant de résumer les principales objections de Whitney à ses contemporains, François évoque une série de biais idéologiques dont le résultat commun est d'importer des schémas exogènes lorsque les données empiriques font défaut : Max Müller allègue des arguments « ethnologiques » en faveur de sa thèse « touranienne », censée faire contrepoin à l'apparemment, documenté, des langues « ariennes ». Schleicher s'appuie sur les évolutionnismes de Haeckel et Darwin, ce qui le conduit à récuser les thèses uniformitaristes, pourtant indispensables à la reconstruction comparatiste, etc.
- 6 À Schleicher, dont seul le naturalisme a divisé la communauté scientifique, Whitney reproche son anti-uniformitarisme, qu'il juge réfuté par les faits, et sa non-prise en compte de la volonté humaine dans ces changements. Il se montre radicalement hostile à l'anthropolinguistique de Steinthal. Le fossé qui le sépare de l'Allemand, nourri de Humboldt et de Kant, est perceptible dans son compte rendu des pages que Steinthal consacre à l'origine du langage. On se souvient qu'une constante du kantisme a été de voir dans le langage une discontinuité, ce qui explique probablement le vocabulaire faussement créationniste employé par Steinthal (*Schöpfung, Entstehung*, etc.). Quoi qu'il en soit, François voit dans l'opposition entre Whitney et Steinthal une alternative plus large entre conceptions évolutive et statique, illustrée au siècle suivant, par exemple, par Pinker et Chomsky. Quant à M. Müller enfin, Whitney lui reproche son amateurisme et son manque de rigueur méthodologique, ce qui n'était plus à démontrer dans les années 1890. À quoi bon s'en prendre à M. Müller à l'époque des néogrammairiens ? demande François, qui avance une hypothèse : comme Steinthal ou Schleicher, Müller se représentait le destin des langues comme transcendant, et non comme résultant des hasards des interactions entre locuteurs. François montre que la

relation de Whitney aux néogrammairiens fut plus complexe. Méfiant à l'égard de la thèse de l'*Ausnahmslosigkeit*, hostile à leur recours à la psychologie, il est comme eux défenseur de l'uniformitarisme, et souscrit à l'idée qu'une norme grammaticale (l'analogie des néogrammairiens) incite à la régularisation des paradigmes. On notera au passage que le couple *Lautgesetz*/*Analogie* est apparu quasi simultanément chez Whitney (1875) et dans la préface de Leskien (1876), mais dans deux textes de tonalité différente – presque un discours de la méthode chez Leskien, plus utilitariste chez Whitney, qui fut, conclut l'auteur, « l'introducteur en linguistique de la “pratique scientifique courante”, empirique et inductive ». Ceci donne une idée de ce qui séparait les espaces germanophone et anglo-saxon.

- 7 L'article de W. Schulze, « Les voies de la caucasiologie : un aller-retour entre l'Allemagne et l'Amérique ? », parcourt trois siècles d'histoire de la caucasiologie, et aboutit à un portrait atypique des rapports entre l'Allemagne et les États-Unis. L'auteur présente d'abord les différentes étapes de la caucasiologie germanophone : celle incarnée selon lui par Klaproth et Adelung, qui innovait tout à la fois par sa méthodologie (des esquisses de commentaires interlinéaires) et par une nette augmentation du nombre de langues abordées. Schulze, qui fournit un recensement détaillé des travaux germanophones ultérieurs, montre que, si la caucasiologie s'est ensuite peu à peu établie en Allemagne, elle ne s'est pas vraiment institutionnalisée. L'auteur y voit plusieurs raisons. Il mentionne, au début du xix^e siècle, le caractère périphérique des langues du Caucase au regard du grand projet indo-européaniste, mais tout aussi bien la difficulté même de la notion de « langues caucasiennes » (qui est simplement géographique). Le flou d'une telle désignation ne pouvait que freiner la disciplinarisation. Tout au long du siècle, la contribution linguistique des voyageurs reste faible, à la seule exception de celle d'Anton Schieffner, installé à Tbilissi, mais dont les travaux eurent peu d'écho. Selon Schulze, au tournant du siècle suivant, la carrière d'Adolf Dirr, « cas classique de “savant privé” », auquel ses nombreux travaux valent un hommage académique tardif, est caractéristique, tout comme l'est l'accès de la génération suivante à des chaires universitaires, mais sur des postes de grammaire comparée dont elle a importé les méthodes et les questionnements. La seule chaire dédiée à la caucasiologie le fut en 1961 à Iéna, alors en RDA. L'auteur tire donc un bilan assez négatif d'une caucasiologie allemande, caractérisée par une focalisation sur les langues du Sud-Caucase, et une domination du paradigme comparatiste, sans linguistique de terrain, ni de contact avec la slavistique et la linguistique générale. Les États-Unis ont connu une évolution différente, peu influencée par l'Allemagne, dont les « passeurs » n'avaient pour la plupart pas été en contact avec les langues du Caucase. Le peu de place initialement accordé à ces langues a eu aussi d'autres raisons, rappelle l'auteur : les difficultés d'accès aux langues de description, l'éloignement géographique et, naturellement, la situation centrale des langues amérindiennes dans la linguistique descriptive de l'époque. Ce furent donc surtout, dit-il, les migrants qui ont amené l'information, jusqu'à ce que de jeunes slavistes, arrivés dans le Caucase dans le cadre de contacts universitaires avec l'URSS, en ramènent des descriptions de terrain. Il en a résulté une orientation plus synchronique qu'en Allemagne. Ces chercheurs, dit-il, étaient moins préoccupés de philologie que de « modélisations plus globales, qu'elles concernent une grammaire universelle ou la typologie fonctionnelle des langues ». À la fin du xx^e siècle, cette génération nourrira en revanche la caucasiologie allemande.

- 8 III. A-M. Fryba analyse quant à elle la réception de la psychologie wundtienne dans Sechehaye (1908), puis les commentaires qu'en fit Saussure. L'auteure évoque donc la place de la psychologie allemande en Suisse romande, mais se consacre surtout à montrer les positions des deux linguistes quant à la délimitation entre linguistique et psychologie. Saussure avait inévitablement entendu parler de Wundt durant son séjour auprès des néogrammairiens, mais cela ne signifie pas, précise-t-elle, qu'il se soit intéressé aux travaux du psychologue. Des années plus tard, le jeune Sechehaye, désireux d'approfondir ses connaissances dans le domaine des « particularités syntaxiques » des langues indo-européennes, et muni d'une lettre de recommandation de Saussure, partit à son tour pour Leipzig, où il finit par découvrir l'œuvre de Wundt. La suite de l'article est consacrée aux critiques adressées à Wundt par Sechehaye. Ce dernier, qui se propose « d'établir une science des lois ou "science des valeurs" qui rendrait compte du versant "psychologique" de la langue », lui reproche une insuffisante prise en compte du plan langagier, et d'accorder trop de place à l'individu, en sous-estimant les dispositions linguistiques et le rôle des automatismes dans la production des énoncés. Saussure adresse de son côté plusieurs critiques au livre de son élève. Il lui fait grief d'avoir ignoré Broca, ce qui peut surprendre mais s'explique selon Fryba par le fait que l'aphasiologie impose une nette délimitation entre phénomènes langagiers et psychologiques. Il lui reproche également son partage, par ordre de complexité croissante, entre une linguistique individuelle, dont l'objet est d'ordre psychophysiologique, et une linguistique dont l'objet est collectif ou social, une distinction que Sechehaye articulera plus tard sur celle entre parole et langue. Fryba, qui utilise des sources inaccessibles à l'époque, en conclut que les deux linguistes semblent s'accorder sur le rattachement de la linguistique à la psychologie collective, mais tandis que Sechehaye y voit une filiation directe fondée sur la complexité croissante de leur objet, Saussure réclame de « concevoir les lois [de l'expression], non dans ce qu'elles ont de commun avec notre psychisme en général, mais dans ce qu'elles ont au contraire de spécifique et d'absolument unique, dans le phénomène de la langue » (CLG/E 1974 : 3330). De l'analyse de leurs définitions du signe, Fryba conclut que Sechehaye s'est surtout appliqué à montrer en quoi réside la dimension psychologique et logique du signe linguistique, alors que Saussure se préoccupe de définir la spécificité du fait sémiologique, reprochant donc à son élève de n'avoir pas « réussi à distinguer le fait grammatical de "tout autre acte psychologique ou en outre logique" ». En bref, Sechehaye envisage le rapport entre psychologie et linguistique sur un mode génétique (comme le cognitivisme aujourd'hui ajouterons-nous). Quoique nourrie du même vocabulaire psychologique d'époque (*Lautbild*, *Vorstellung*, etc.), la perspective de Saussure apparaît plus fonctionnelle et soucieuse de méthodologie.
- 9 L'article de F. Solleveld, « Language Gathering and Philological Expertise: Koelle, Bleek », est consacré à la linguistique africaine, indissociable du projet colonial, mais également particulière à d'autres titres. Solleveld aborde les problèmes de disciplinarisation et de méthode évoqués dans d'autres articles du recueil, en analysant l'intégration progressive des études des linguistes amateurs et du savoir comparatiste savant. Qu'est-ce qui constitue l'expertise dans l'étude du langage, et qu'arrive-t-il à une langue quand elle devient objet d'étude ? demande-t-il en introduction. En faire un objet conduisait en l'occurrence à appliquer des méthodes historico-comparatives à des langues sans tradition écrite, tandis que l'impossibilité de collationner seul les données orales nécessaires imposait par ailleurs d'utiliser le matériel disponible, forcément hétérogène. Il en est résulté, selon l'auteur, une divergence croissante entre les langues

parlées par les populations et leur analyse linguistique. (Cette dissociation, par définition inexistante dans la grammaire comparée indo-européenne, restait limitée dans la description des vernaculaires européens.)

- 10 L'article présente l'œuvre de deux célèbres africanistes. Le premier, Koelle (1823-1902), l'auteur de *Polyglotta Africana*, est un missionnaire qui a séjourné un temps à Freetown (aujourd'hui en Sierra Leone), et rédige son œuvre à son retour en Europe. Freetown était à l'époque peuplée d'anciens esclaves issus de régions très différentes, qui ont fourni à Koelle une esquisse de classification en douze familles de langues, qu'il tente d'associer systématiquement à une cartographie. Son travail, où se mêlent des observations typologiques précises et des comparaisons grammaticales plus aventurées, lui valut d'être reconnu comme un véritable expert. Bleek (1827-1875), connu pour avoir identifié la structure préfixale de ce qu'il appelle pour la première fois les langues bantoues, possède une formation académique et commence à écrire avant même de partir au Cap où il travaille sur les langues du sud de l'Afrique. Ni vraiment linguiste de terrain, ni « linguiste de fauteuil », il fut, résume Solleveld, au bon endroit institutionnel pour recueillir des données orales et écrites. L'article met en évidence, par-delà la violence des préjugés raciaux, le rôle proprement heuristique des classifications linguistiques. Le lien postulé entre évolution du langage et ethnicité transforme en effet les traits grammaticaux en marqueurs ethnographiques et en indices de la manière dont il a émergé. Tout comme dans l'hypothèse touranienne mentionnée par J. François, les données observationnelles absentes sont inférées de disciplines connexes à des fins de reconstructions ethnologico-linguistiques. « *Linguistic comparison could fill holes in the historical record* », résume Solleveld, qui achève son article par une double conclusion. Méthodologique, s'agissant des bricolages en question et des paradoxes liés à la transposition des méthodes historico-comparatives. Institutionnelle et épistémologique, en montrant comment des langues se sont métamorphosées en objets d'étude. Le processus semble ici s'être accompagné d'une dialectique autour de l'expertise et de la constitution simultanée d'un horizon de rétrospection.
- 11 Le volume s'achève sur l'article de J. McElvenny, qui esquisse une recontextualisation de la notion de grammaticalisation, traditionnellement attribuée à Meillet et dont la présence chez Gabelentz est désormais reconnue. Intégrée dans un contexte large, cette notion est historiquement importante compte tenu de son rôle dans la description et la classification des langues. (Comme le montre l'article précédent, elle a même fonctionné comme argument documentaire d'une idéologie des langues et des cultures.) En tant que notion grammaticale, elle a fait l'objet de plusieurs travaux récents, auxquels le travail de McElvenny apporte des compléments. Meillet reprenait en réalité des *topoi* du xix^e siècle sur la progressive transformation en affixes de mots isolés, dont la propagation, estime McElvenny, est un « cas paradigmatique de la circulation internationale des idées linguistiques ». L'auteur observe que l'historiographie reconnaît l'apport de Gabelentz et le rôle qu'il attribue aux tendances antagonistes à la commodité (*Bequemlichkeitstrieb*) et à la clarté (*Deutlichkeitstrieb*), mais dans une perspective qui a selon lui le défaut d'être « excessivement étroite et présentiste ». McElvenny, rappelle que ces deux notions étaient présentes, fût-ce de manière éparpillée, dans la littérature et que Gabelentz lui-même ne prétendait pas à l'originalité. Il signale surtout que ce « récit standard » de la grammaticalisation, centré sur le renouvellement de catégories grammaticales dont les formes ont été effacées par l'usure phonétique, ignore des aspects fondamentaux de la grammaticalisation telle

que l'avaient conçue von der Gabelentz et aussi Meillet. Il rappelle en effet que les réflexions de von der Gabelentz ne portaient pas spécifiquement sur la phonétique, mais sur les mécanismes de l'innovation grammaticale en général. Plusieurs passages de *Sprachwissenschaft* suggèrent en outre que ce dernier ne réduisait pas la « tendance à la clarté » à un facteur étroitement informationnel, et lui reconnaissait aussi une fonction « expressive » dans un sens voisin de celui développé ultérieurement par Bally, voire esthétique. Ces aspects clairement mis en avant par Gabelentz et, de manière plus discrète, par Meillet, sont absents de la discussion historiographique, constate McElvenny, qui explique cette disparition par le discrédit dans lequel sont tombées les approches « idéalistes » du langage après Vossler. La victoire du « positivisme » a été telle, selon lui, qu'elle a rendu invisibles ces approches « esthétiques », y compris pour l'historiographie.

- 12 IV. Concluons par quelques remarques générales. Le lecteur regrettera la présentation négligée de certains articles, et aussi des citations parfois amputées ou approximativement traduites, ce qui nuit à leur intelligibilité. Cela n'enlève rien à l'intérêt d'un recueil dont la lecture cursive fait en outre apparaître plusieurs facteurs transversaux – l'importance de l'histoire externe et l'obstacle épistémologique qu'a pu jouer le modèle indo-européaniste, pour ne citer que ces deux cas. L'ensemble fournit au lecteur une image nuancée et assez synthétique du rapport entre l'Allemagne et les autres pays, où apparaissent au passage quelques noms injustement oubliés, tels ceux de Klapproth ou Adelung, auquel l'éditeur du volume a récemment consacré un important travail.

BIBLIOGRAPHIE

Bréal, Michel. 1897. *Essai de sémantique (science des significations)*. Paris : Hachette.

François, Jacques. 2017. *Le siècle d'or de la linguistique en Allemagne. De Humboldt à Meyer-Lübke*. Limoges : Lambert-Lucas.

Leskien, August. 1876. *Declination in Slawisch-litauischen und Germanischen*. Leipzig : Hirzel.

Saussure, Ferdinand de. 1974. *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Tome 2, Appendice. Wiesbaden : Harrassowitz (= CLG/E).

Sechehaye, Albert. 1908. *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*. Paris : Honoré Champion.

Von der Gabelentz, Georg. 1881. Die ostasiatischen Studien und die Sprachwissenschaft. Leipziger Antrittsrede. *Unsere Zeit. Deutsche Revue der Gegenwart* I : 279-291.

Whitney, William D. 1875. *The Life and Growth of Language*. Londres : Trübner.

AUTEURS

DIDIER SAMAIN

Sorbonne Université, HTL